Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 75 (1987)

Heft: [10]

Artikel: Carrière à l'Uni : un exemple tonique

Autor: Chaponnière, Martine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-278428

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Carrière à l'Uni : un exemple tonique

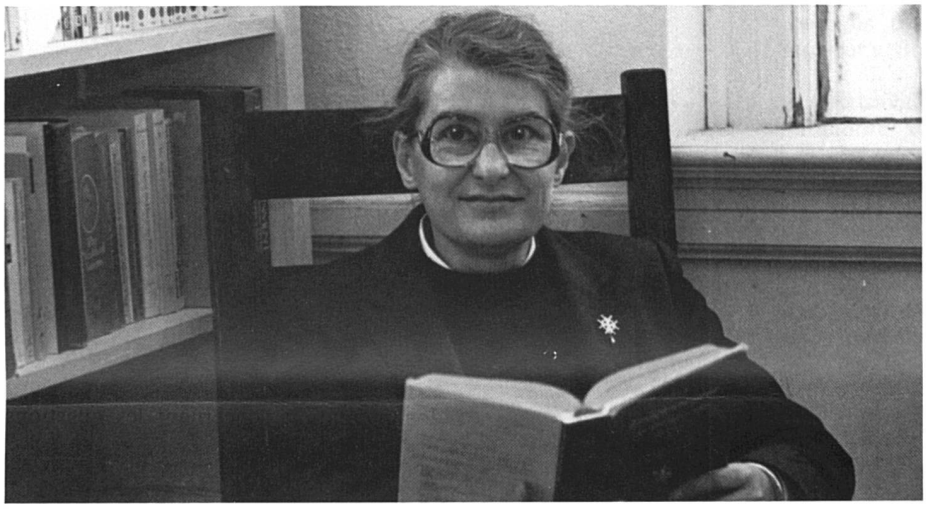
Commencer une carrière universitaire à 40 ans, après avoir consacré près de 20 ans à élever ses enfants, voilà qui semble tenir de l'utopie. C'est pourtant le défi qu'a relevé la Genevoise Antoinette Emch-Dériaz, professeur à l'Université du Mississipi.

FS : On sait combien il est difficile pour des femmes de faire carrière à l'université, même lorsqu'elles commencent jeunes. Vous êtes aujourd'hui professeur d'histoire à l'Université du Mississipi, quel a été votre cheminement ?

A. E.-D. : Pour le moins discontinu. J'ai fait une licence de physique et biophysique à l'Université de Genève et je suis aujourd'hui professeur d'histoire et d'histoire des sciences et de la médecine dans une université américaine. Il faut dire que dès le début, j'ai été encouragée, par ma famille, par mon milieu, à faire des études. J'ai fait une maturité scientifique au Collège de Genève avant qu'il ne soit mixte. C'était la première fois depuis dix ans qu'une fille obtenait ce diplôme ! J'ai d'ailleurs rencontré mon futur mari au Collège. Après nos études, nous sommes partis nous installer aux Etats-Unis où il est aujourd'hui directeur du département de mathématiques de l'Université de Floride. J'ai passé dix-sept ans au foyer à m'occuper de nos deux enfants en espérant toujours que je pourrais par la suite recommencer à travailler. Et ce n'est que vers 42 ans que j'ai décidé de reprendre des études.

FS : Aviez-vous déjà à ce moment-là l'idée de faire une carrière dans l'université ?

A. E.-D. : Absolument. Je me suis vite rendu compte que je ne pouvais pas revenir à la biophysique car il aurait fallu tout reprendre à zéro. Je me suis donc inscrite pour un doctorat en histoire avec l'idée de faire de l'histoire des sciences. Ma thèse portait d'ailleurs sur les concepts de santé et de santé publique au XVIIIe siècle. C'est alors que, pour la première fois, j'ai été confrontée à des problèmes de discrimination. D'abord au niveau de l'inscription, où d'aucuns persistaient à croire que je n'étais qu'une ménagère dilettante qui s'ennuyait dans son foyer et me donnaient force conseils pour que j'entreprenne quelque chose de moins ambitieux. Puis j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir un assistanat — étape obligatoire pour qui veut obtenir un doctorat. Ce n'est que lorsque j'ai menacé de faire un procès que les choses se sont arrangées. Ensuite le barrage s'est fait au niveau de l'obtention d'une bourse. Mes camarades d'études et moi avons constaté, après un petit examen de la question, que les meilleures bourses étaient systématiquement attribuées aux garçons...



Antoinette Emch-Dériaz

FS : Mener à bien un doctorat ne constitue cependant pas la seule course d'obstacles de la carrière universitaire. Encore faut-il trouver un emploi une fois le titre obtenu. Comment cela s'est-il passé dans votre cas ?

A. E.-D. : J'ai cherché un emploi pendant trois ans environ, répondant à plus d'une centaine d'offres quelle que soit l'université. D'une certaine manière, j'ai eu de la chance en ne devant me rendre qu'à un seul entretien, car à cause des lois anti-discrimination, les femmes comme les Noirs doivent passer par de nombreux interviews avec une chance minime d'être retenus. En effet, lors d'un engagement de professeurs, les chefs de département doivent remplir toutes sortes de formulaires sur le nombre de femmes et de Noirs interviewés, histoire de prouver qu'il n'y a pas eu discrimination et d'augmenter les pourcentages à inscrire dans la rubrique : « femmes interviewées ». Femmes et Noirs savent qu'ils font, le plus souvent inutilement, des milliers de kilomètres pour un entretien qui ne vise qu'à donner une apparence de non-discrimination. J'ai finalement trouvé il y a deux ans ce poste de professeur à l'Université du Mississipi, une petite université (moins de 10 000 étudiants) où j'enseigne alternativement chaque semestre l'absolutisme au XVIIIe siècle et l'histoire des sciences ou de la médecine.

FS : Votre enseignement n'a donc rien à faire avec l'histoire des femmes...

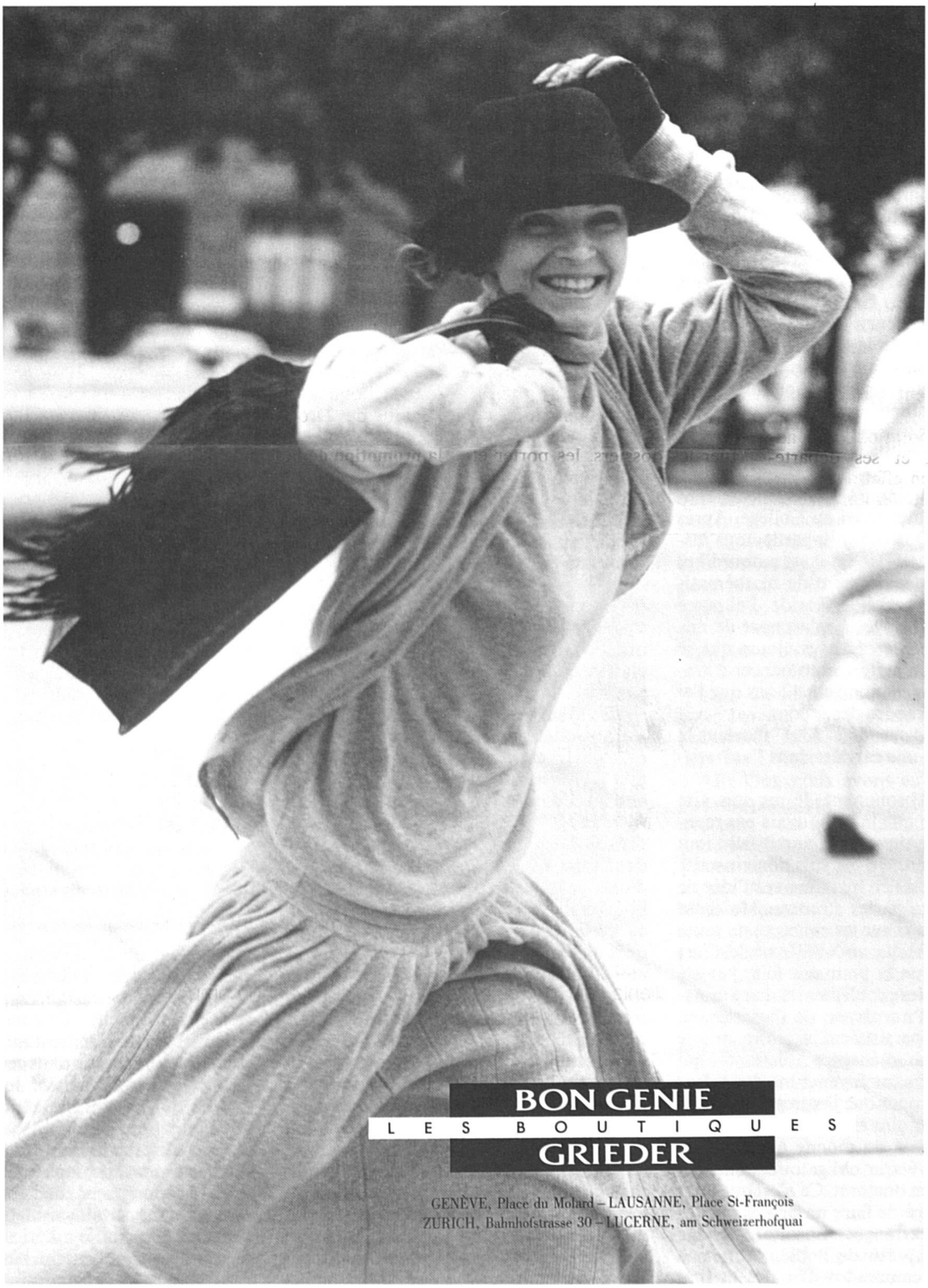
A. E.-D. : On me l'a immédiatement proposé mais pour moi, nous sommes avant tout humains, avant d'être homme ou femme. Aux Etats-Unis, dès qu'une femme est engagée en sciences humaines, on veut lui donner un enseignement de « Women's Studies ». A voir les offres d'emploi, ce domaine est d'ailleurs en progression. Mais les « Women's Studies » ne sont pas prises au sérieux par les hommes et certaines femmes qui y sont impliquées desservent cette branche en faisant un travail d'une valeur scientifique contestable.

FS : Ne pensez-vous pas que si vous avez rencontré plus de sexisme aux Etats-Unis qu'en Suisse, c'est parce que là-bas, avec vos idées de carrière en tête, vous représentiez une menace infiniment plus grande qu'en Suisse où vous étiez collégienne et étudiante ?

A. E.-D. : Je ne sais pas, ma façon de concevoir le sexisme aux Etats-Unis et en Suisse est peut-être fondée sur une expérience personnelle. Pourtant, la femme américaine est nettement moins bien considérée — en tous cas dans certains milieux — que la femme suisse. Je connais une femme qui, lorsqu'elle était enfant, s'est fait punir pour avoir dit qu'un jour une femme serait présidente des Etats-Unis. C'est une anecdote, sans doute, mais significative, à mon sens, de l'état d'esprit qui prévaut dans certains milieux américains. Dans les universités américaines, les femmes sont souvent moins bien payées que les hommes, leurs promotions sont moins

rapides, et elles sont fréquemment engagées pour une durée limitée.

FS : Votre mari en Floride, vous au Mississipi... comment organisez-vous votre vie ?

A. E.-D. : Eh bien ! je voulais faire une carrière, certes, mais je n'aurais jamais pensé que cela impliquerait des conditions comme celles que vous vivons aujourd'hui. Mon mari et moi vivons à 1000 km de distance, lui dans une université, moi dans une autre, et nous nous retrouvons chaque fois que nous pouvons, en moyenne une fois par mois et pendant les vacances. C'est le prix à payer pour faire sa propre carrière. Je n'aurais jamais supporté que l'université qui a offert un poste à mon mari en fasse autant pour moi uniquement dans le but de l'engager lui. Les cas sont pourtant fréquents où des professeurs exigent lors de leur engagement que l'on engage aussi leur épouse. Les résultats sont navrants. Les femmes sont soit sous-qualifiées, soit surqualifiées pour le poste qu'on leur donne. L'idéal serait pour nous de nous trouver dans la même université, à condition d'avoir été engagé-e pour notre propre valeur et non parce que nous étions le conjoint de l'autre, ou à tout le moins dans deux universités relativement proches l'une de l'autre. Mais c'est, hélas, de la musique d'avenir. Ma vie est aujourd'hui aux Etats-Unis. Si j'étais restée en Suisse, mon destin aurait sans doute été très différent. Je n'aurais pas fait de carrière universitaire, j'aurais fait de la politique !

Propos recueillis par Martine Chaponnière